

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 43

Artikel: Erreur d'étage
Autor: Chamot
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

NERVEUX ET FUMEURS

LES nerveux, pour commencer. On prétend que ce sont des gens profondément malheureux, tant ils souffrent de leur désagréable infirmité. Car les nerfs ou plutôt la nervosité est une infirmité.

Ne pouvoir rester en place ; aller et venir sans relâche, en mouvements saccadés, fiévreux. Faire foule de pas et de gestes superflus, inutiles. Parler beaucoup et de voix claironnante. Prononcer vingt mots où un seul suffirait. Exprimer des jugements tranchants, qui ne convainquent pas, mais excluent la réplique. On s'incline pour ne pas allonger et parce qu'on sent toute discussion inutile. On y perdrait son latin. Donner, sans que rien ne motive cette raideur, des ordres impérieux, presque insolents. Prendre de brusques déterminations qui frisent le coup de tête et que l'on regrette après, trop tard. Il faut en supporter bon gré mal gré les conséquences.

Véritables « soupe au lait » les nerveux se fâchent, tempêtent pour une vétille et très souvent à tort. Il faut alors faire machine arrière, s'excuser.

Le nerveux tape les portes, les fenêtres, les volets ; beaucoup de bruit pour rien. Il est très capricieux et mettra soudain tout un appartement, tout un bureau, tout un atelier, sens dessus dessous, sans raison et sans même savoir exactement à quoi il veut aboutir.

Rien de régulier, d'ordonné, de raisonné, de méthodique, chez le nerveux. C'est l'impulsif par excellence.

Il va bien sans dire qu'à pareil régime de perpétuel bouillonnement, le nerveux gâte sa vie et celle aussi de son entourage et de toutes les personnes qui ont à faire à lui. Il en prend son parti, assurant qu'il lui est impossible de maîtriser ses nerfs.

Plaignons les nerveux.

* * *

Au fumeur, maintenant.

Il est des personnes qui prétendent que c'est un péché que de fumer. Un péché, c'est trop dire, beaucoup trop. Mettons une habitude quasi tyrannique, dont peuvent se ressentir, en cas d'abus, la santé et le portemonnaie.

Il paraît que c'est si bon de culotter sa pipe, de savourer un londrès ou de griller une cigarette, après un repas.

D'autre part, certains écrivains, compositeurs, artistes, proclament que l'inspiration n'accourt qu'à la fumée de leur pipe, de leur cigare ou de leur cigarette.

Le fumeur bien élevé et galant réprimera sa passion dans un lieu où il y a du beau sexe ; il se gardera bien de parler à une dame ou à une personne de condition supérieure ou plus âgée, en gardant à la bouche sa pipe, son cigare ou sa cigarette.

Certaines maîtresses de maison se plaignent que les fumeurs ou plutôt la fumée qui s'échappe de leur bouche ou de leur nez macule la blancheur immaculée de leurs rideaux.

Ces dames bougonnent de même quand elles trouvent partout, dans leur appartement, sur le parquet, sur la cheminée, sur la banquette des fenêtres, même dans la corbeille aux vieux papiers, au risque d'incendier la maison, des ciga-

rettes inachevées et non prudemment éteintes, de la cendre de pipe ou de cigare.

C'est très bien de fumer, mais le fumeur devrait être plus respectueux des soins que prend la maîtresse de maison pour entretenir l'ordre et la propreté au logis. X.



NOUTRON VILHIO COMI

BH bin, Sami, ton valet est dza grantenet, a-te pas dza passà l'écoula ?
— Et oï, Abran, l'a dza passaie stu sailli.

— Et Pest bin z'u ?

— Oh prâo bin ! mà lâi sont tenus pi trâo rudo, kâ se l'ont lo malheu d'arrevâ trâo tard po l'appet, crac ! sont su d'allâ ao clii.

— L'è dza bin oïu derè. Dè noutron teimps, on n'étâi pas dinsè boriaudâ, et portant n'étâi dâi tot crâno sordâ.

— Caise-tè ! bin su què oï. Noutron vilhio comi, quand n'aviâ lè dozè exercices de la demein-dze, ne fasâi pas tant sa Sophie s'on n'étâi pas quie ao picolon, kâ quand lo tambou lâi demândâvè se faillâi rappellâ, lo comi lâi fasâi : Tè faut atteindrè onco on momeint, François, ne sont pas onco ti quie !

Et to parâi tot se passâvè bin, et la patrie poi-vè drumi tranquilla.

— Aloo !

ON BOBET

NN coo, on pou taborniau et pèsant, démaorâvè tsi so chéra que s'étâi mariaie et que préparâvè on petit trossé po on novè vezadzo que dévessâi arrevâ dein lo mènadzo. Lo bri étâi dza coumandâ ; et on dzo que la djeina fenna dévezâvè avoué se n'hommo, le lâi fe :

— Foudràî prâo ein derè dou mots à mon frère, kâ lo pourro einnoceint ne sè démaufiè de rein, et vaut mî lo préveni.

L'est cein que firont, et après l'avâi criâ, lâi dient :

— Eh bin, te ne sâ pas, ne vein bintout avâi on poupon !

— Ah bah !

— Oï !

— Sara-te on bouébo ao onna bouéba ?

— Oh ! on n'ein sâ rein.

— Ah ! vo n'ein sédè rein ?

— Na.

— Adon, ne sé don pas se sari oncllio ao bin tanta !

Un richard. — Marie. — C'est effrayant ce qu'il travaille monsieur ! Hier je l'ai entendu dire à madame qu'il ne lâcherait pas sa banque avant soixante-dix ans.

Baptiste. — Et il a cinquante ans !... Et dire que s'il n'avait gagné que le quart de ce qu'il a, il serait rentier... il a trop d'argent pour ne rien faire !...

L'AUTOMNE EST LÀ !

*L'automne est là ! Déjà les hirondelles
Ont délaissé leurs nids hospitaliers
Pour s'en aller bien loin, à tire d'ailes,
Revoir des cieus cléments et familiers !
Le prompt départ de nos oiseaux fidèles,
Remplit d'émoi tous les cœurs endeuillés !*

*L'automne est là ! L'âpre vent qui l'annonce
A fait tomber des arbres jaunissants
La toison d'or, en guise de réponse !
Sur le sol gît un tapis frémissant
De feuilles mortes où le pied s'enfonce
Et que l'aiglon soulève en passant !...*

*L'automne est là ! enveloppé des brumes
Et des signes précurseurs de l'hiver !
Tout près de l'âtre où le feu clair s'allume,
Heureux qui peut oublier les revers !
Dans le bien-être auquel on s'accoutume,
Il fait bon rêver aux cieus découverts !...*

*L'automne est là ! et nos maigres récoltes
Font augurer, hélas ! de mauvais jours !
Pour que ne germe le grain de révolte,
Frères, soyons solidaires toujours !
Le sort, ici-bas change et virevolte !
Autour de nous, donnons avec amour !*

Louise Chatelan-Roulet.

ERREUR D'ÉTAGE

LGNACE était un homme de 25 ans, en parfaite santé et, pour mieux dire, sain de corps et d'esprit. Il n'était pas beau, beau, mais avait quand même trouvé une bonne amie, qui s'appelait Berthe et qui vivait à la ferme des bois, située à quatre kilomètres du village.

Il n'avait plus ni père, ni mère, mais un frère qui était gendarme à Genève et une sœur mariée à un cordonnier de Lausanne.

Il habitait au premier étage dans la maison de la poste, un petit appartement qui était composé d'une chambre et d'une cuisine et s'y trouvait relativement heureux.

Il travaillait ferme et faisait des journées à droite et à gauche chez les paysans du village. Il avait quelques économies soigneusement mises sur un carnet à la caisse d'épargne et ne consacrait aux plaisirs que la plus petite partie de ce qu'il gagnait.

Il avait quand même une marotte qui consistait à échanger avec ou sans perte, le vélo qu'il servait surtout pour aller trouver sa bonne-amie. Il en était à son sixième, et fier de sa dernière acquisition, l'avait enfourché pour s'en aller trouver la Berthe. Il marchait rondement en sifflant « Auprès de ma belle ! » et avait l'esprit gai et le cœur content. Il n'en pourrait être autrement lorsqu'on s'en va trouver la femme qu'on aime, avec une bécane presque toute niquelée.

Au contour du petit bois, crac, sa roue avant lui fausse compagnie, plateau ! Il se relève, le nez un peu déverni, mais sans blessures graves et avec des moyens de fortune répare tant bien que mal sa roue, puis se remet en route.

Il fait cent mètres, recrac, sa roue arrière le lâche sans tambour ni trompette, et le voilà les quatre fers en l'air sur le plancher des vaches. A part le derrière qui lui fait mal et un trou au coude, il n'est pas trop meurtri, se relève et

après avoir adressé quelques petits noms d'oiseaux à la machine sur laquelle il fondait tant d'espoirs, se remet courageusement à rajuster la perfiide infidèle.

Moins glorieux, mais crânement quand même, il se confie à nouveau à son cheval mécanique et affronte avec une certaine assurance la route tortueuse et caillouteuse qui le mène à ses amours. Tout semblait vouloir marcher, mais le diable était de la partie et rerecrac, le cadre se casse en deux, laissant son propriétaire à plat ventre au milieu de la chaussée, avec un nombre X d'égratignures à la figure et aux mains. Heureusement pour lui, pas de membres cassés et de blessures graves.

Après avoir repris ses sens et jugé l'étendue du désastre, Ignace comprit qu'il n'était plus en état de se présenter avec succès en face de la Berthe, ramassa les briques et s'en fut, clopin clopant se remettre de son émotion chez lui. Il pensa ses plaies, puis avec rancœur palpa, examina les restes de sa machine.

Il se rendit compte qu'il n'en pouvait plus rien faire de bon et avec rage lança les briques par la fenêtre.

Au rez-de-chaussée, la grand'mère de la famille qui le logeait était morte.

Monsieur le curé s'en vint faire sa visite de condoléances et, on ne saura jamais pourquoi, monta au premier étage, au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée. Il y trouva l'ami Ignace qui ne montrait, chose bien compréhensible, pas un visage des plus souriants.

Après les salutations d'usage, il s'empressa de le consoler en lui disant :

— Mon pauvre ami, il vous est arrivé un grand malheur !

— Si j'avais su qu'elle me joue un tour pareil, dit Ignace !

— Que voulez-vous, il faut savoir se résigner et avoir confiance dans les bons comme dans les mauvais jours. C'était son heure, ajouta le brave curé !

Et Ignace de lui répondre :

— Oui, mais elle aurait pu en choisir une autre !

— A son âge, il fallait s'attendre à tout !

— Oh, et puis après tout, M. le curé, je l'avais achetée de rencontre, elle ne valait plus rien, elle manquait par devant, elle biaisait au milieu, elle craquait par derrière, je ne pouvais plus m'en servir, je l'ai f... par la fenêtre... Chamot.

La Patrie Suisse. — C'est par un beau portrait d'Arnold Böcklin, à l'occasion du centenaire de sa naissance le 16 octobre 1827, que s'ouvre le No 909 (12 octobre) de la « Patrie Suisse ». On y trouvera encore les portraits du professeur Aimé Chavan, mort le 26 septembre et des deux doyens des dragons suisses, Ulysse Collet, de Baulmes, et Louis-Alexandre Saugy, à Rougemont. Le même fascicule nous montre les Armailles de la Fête des Vignerons sur la tombe de Placide Currat, qui révéla au monde le Ranz des Vaches de la Gruyère : le culte et le défilé du régiment 7 ; les dégâts causés par les eaux à Riggensbach et à Tavanasa (Grisons) ; les Lamartiens à St-Aubin ; l'exposition de chalcographie et de céramique, à Genève ; le chemin de fer de la Jungfrau avec d'impressionnantes vues de haute montagne ; la nouvelle ferme du château du Rosey près de Rolle ; quatre portes monumentales célèbres. « Böcklin et la mort », peint par le célèbre peintre bâlois et la belle composition Foire en Valais, du peintre Alexandre Blanchet, y font la part de l'art. Une page de sports, une page de mode et trente-cinq vues du concours de photographies complètent ce numéro remarquablement venu.

Un locataire anxieux. — Eh bien, Monsieur, je crois que si vous n'avez pas d'enfants, pas de gramophone, pas de radio, pas de chien, pas de piano, pas d'aspirateur à poussière ni de téléphone, pas de visites tardives ni personne chez vous qui chante, notre propriétaire consentira peut-être à vous accepter comme locataire, car il n'accepte que des personnes absolument tranquilles.

Le futur locataire, souriant :

— Je veux agir en toute franchise avec vous, congerie ; dites au propriétaire que je possède une plume-réservoir qui grince un peu, légèrement pourtant...

MARC-HENRI A GRAVELOTTE

PAR une radieuse journée de juillet, nous avons parcouru cette belle vallée de la Moselle, où les villages sont tantôt nichés au pied des vignobles, tantôt mollement étalés sur les rives calmes et fleuries de la lente rivière qui s'en va vers le nord.

Ici et là, une cheminée d'usine crache sa fumée et parfois, dans le ciel bleu-pâle, s'élève le cri lointain d'une sirène. Cependant les villages se rapprochent peu à peu et l'on entre bientôt dans la banlieue d'une grande ville.

A un tournant de la route, une vaste place d'armes apparaît soudain : elle s'étend jusqu'aux premières collines d'où s'élève, de minute en minute, un avion militaire. Metz est là tout près ; Metz, l'immense camp retranché que, durant un demi-siècle, les Allemands s'ingénierent à aménager au mieux et qui, maintenant, regorge de soldats français.

Ils sont là, sur la place d'armes, par petites escouades et, tandis que les caporaux commandent la manœuvre, des officiers flegmatiques se promènent, la cravache à la main.

Marc-Henri descend brusquement de bicyclette et s'approche d'un soldat en bonnet de police qui tient par la bride un beau cheval de race. Il lie conversation, offre des cigarettes puis, profitant de ce premier avantage, le voilà qui se met à poser des questions auxquelles le soldat répond par un haussement d'épaules. Comment lui, simple troupière, pourrait-il savoir combien il y a de soldats dans la ville, quelles sont les unités représentées et où se déroulent les manœuvres militaires ? Marc-Henri songe peut-être qu'il est indiscret, aussi change-t-il brusquement de conversation. Montrant du doigt ces fantassins qui se jettent à terre sur l'ordre d'un caporal, se relèvent, font quelques pas, puis disparaissent de nouveau dans l'herbe, il déclare :

— Ça, ce n'est plus du service militaire. De notre temps c'était bien plus beau ; lorsque l'escadron était rangé en ordre de bataille, nous montions à l'assaut, tandis que la fanfare jouait : « Sempach, champ semé de gloire... » Ah ! parlez-moi de ces beaux chevaux qui piaffaient d'impatience, de ces képis à gourmette et de ces sabres qui étincelaient au soleil du matin ! A présent, il faut remuer de la terre, remuer de la terre, remuer de la terre...

Le soldat français ne répond rien. Il se borne à regarder curieusement cet ancien brigadier de la cavalerie suisse qui raconte, par le menu, ses prouesses lors de l'assaut de Chapelle ou de la prise de Poliez-le-Grand.

Sur un signe de l'officier, les escouades se rassemblent ; elles se rapprochent, car c'est l'heure de la critique. Discrètement, nous nous éloignons, tandis que notre homme rajuste son bonnet de police et jette sa cigarette.

Une large rue toute droite, puis les premières casernes apparaissent. Nous assistons à la relève des sentinelles, après quoi nous pénétrons dans un jardin public où se dresse le monument de la Victoire. Puis, c'est la Porte Serpenoise sous laquelle les Prussiens passèrent le 27 août 1870 et que les Français franchirent de nouveau le 19 novembre 1918.

Marc-Henri parcourt les rues de Metz à la façon d'un pèlerin. Il veut tout voir et tout entendre. Il questionne les sergents de ville, s'arrête devant les casernes, franchit les ponts jetés sur la Moselle, assiste au retour des troupes et suit de l'œil les officiers qui déambulent, par petits groupes, sur les trottoirs.

Ensemble, nous avons pénétré au cœur de la ville, visité la cathédrale et gravi la fameuse tour de la Mulde d'où la vue s'étend bien au-delà de la grande cité lorraine, sur les campagnes environnantes, bordée de petites collines.

Puis, enfourchant nos bicyclettes, nous avons pris le chemin de Gravelotte.

Une route qui monte dans une forêt de hêtres, une route solitaire où nous cheminons sans mot

dire, accablés par la chaleur de midi. Partout, c'est le silence que trouble à peine la Mance, cette petite rivière qui creuse son lit au fond d'un ravin. Mon compagnon a enlevé son veston et déboutonné son gilet. Manches retroussées, il s'en va gaillardement quand, tout à coup, je le vois en arrêt devant un écriteau : « Sentinelle No 1 », puis plus loin : « Sentinelle No 2 ».

Tout en s'épongeant le front, il me déclare : — Tout de même, ces sentinelles, je voudrais bien savoir où elles se cachent ?

Il n'avait pas achevé ces mots qu'on vit surgir, d'une touffe de fougères, un grand diable de tirailleur sénégalais en uniforme kaki, lequel baragouine un français que nous ne comprenons pas.

— Ah ! s'écrie Marc-Henri, en voilà un ! Puis s'adressant au soldat :

— Alors, ce Gravelotte, est-ce encore bien loin ?

— Ze ne sais pas moi, ze souis pas du pays !

— Oh ! ajoute Marc-Henri, ça se voit assez sans lunettes. Il n'y a pas besoin de le dire...

La conversation fut brusquement coupée par l'arrivée d'un général en automobile. La sentinelle prend la position, tandis que Marc-Henri esquisse un vague salut. Viennent ensuite trois chars d'assaut. Le soleil de midi fait briller les tourelles d'acier surmontées de la mitrailleuse. Des soldats, on ne voit que le haut du visage et une partie du casque.

— Drôles de machines, fait Marc-Henri ! Je ne vois pas nos dragons vaudois enfermés là-dans !

Puis le voilà qui s'élance jusqu'au haut de la colline.

La route fait un coude brusque, la forêt cesse tout à coup et l'immense plateau de Gravelotte apparaît soudain. C'est une succession de mamelons verdoyants, coupés de petits ravins où s'accrochent des haies. Les villages sont là, de vieux villages aux noms historiques. Voici Gorze, Rezonville, Vionville, Mars-la-Tour, groupes de maisons, plus ou moins vastes, disséminés sur le plateau où se rencontrèrent deux puissantes armées.

Debout au sommet de la crête, dans la tenue d'un stratège illustre, Marc-Henri scrute l'horizon. Il évoque les grands mouvements de troupes, les batailles rangées, les charges de cavalerie et les assauts à la baïonnette. Des près légèrement inclinés, des ravins boisés et des forêts lointaines, il croit voir déboucher des lignards à casquettes rouges et à guêtres blanches, des turcos en chéchias et des zouaves à culottes bouffantes chargeant au son du clairon les colonnes prussiennes.

Cependant, rien ne trouble le silence de ces lieux, pas même les manœuvres militaires qui se déroulent, très loin, vers le sud. Le soleil brille dans tout son éclat et les villages, pareils à de gros insectes, semblent accroupis, au creux d'un sillon, durant l'heure de la sieste.

Une rue large, bordée de volets clos, quelques rares passants vaquant à des besognes obscures, une modeste église à la tour carrée puis, à un croisement de route, un petit café avec une tonnelle ombragée : c'est Gravelotte.

Cependant, l'une des anciennes demeures de ce village servit de quartier général à Napoléon III et deux salles, à l'intérieur, ont été transformées en musée.

Après avoir étanché sa soif sous la tonnelle, Marc-Henri a voulu visiter ce musée. Mais ces uniformes bariolés, ces képis, ces casques couverts de poussière et ces balles retrouvées sur le champ de bataille l'ont laissé totalement indifférent.

— Tout ça, c'est de l'autre guerre ! dit-il avec un petit air de mépris.

Ensuite, il a visité le cimetière, ainsi que le mausolée érigé par les Prussiens ; mais ces tombes, où les officiers occupent trois fois plus de place que les modestes troupiers qui tombèrent à leurs côtés, l'ont amené à faire quelques réflexions qu'il est inutile de soumettre à votre jugement.